

LE MONDE

L'Ensemble InterContemporain dialogue avec l'Orient

Par PIERRE GERVASONI Publié le 28 septembre 2000

De plus en plus souvent régie par le principe des vases communicants, la relation Orient/Occident constitue l'une des tartes à la crème de la musique contemporaine. Nombre de compositeurs guidés par l'exemple de Debussy, Messiaen ou Cage cherchent dans le gamelan balinais, la rythmique hindoue ou le bouddhisme zen matière à renouvellement du langage tandis que leurs homologues asiatiques fixés en Europe ou aux Etats-Unis se font un devoir de conjuguer avec ostentation esprit d'avant-garde et mémoire ancestrale. Toutefois, le premier des quatre concerts proposés cette saison par l'Ensemble InterContemporain (EIC) a moins exposé les limites d'une telle démarche que ses éventuels bienfaits.

Seule a déçu la pièce à caractère ludique d'Unsuk Chin (née en 1961), Sud-Coréenne résidant à Berlin. Akrostichon-Wortspiel (1993) compose avec le concept d'acrostiche une musique nourrie de phonèmes (extraits notamment d' A travers le miroir, de Lewis Carroll) que déploie une soprano dans un environnement instrumental souvent précieux. Trop lisse en surface et trop sophistiquée en profondeur, cette suite de mouvements stylisés s'apparente à une série de vignettes anonymes, sans portée. L'effet produit par Tao (De Weg), du Hollandais Louis Andriessen (né en 1939), est autrement plus marquant. Cette oeuvre, écrite d'après un texte de Lao Tseu pour une trentaine d'exécutants (dont quatre chanteuses assises parmi les instrumentistes), accompagne le parcours initiatique d'une soliste qui passe du piano universel au koto (cithare sur table) de la tradition nipponne. La musique semble littéralement s'incarner dans la personne de la soliste (et dédicataire de l'oeuvre), Tomoko Mukaiyama.

UNE OEUVRE PRISMATIQUE

Dans l'interprétation très soutenue de David Robertson, elle nous apparaît avec plus d'éclat que dans celle de la création - disponible dans un coffret de 3 CD consacré par le label Col Legno au festival de Donaueschingen 1996 (Le Monde du 15 janvier). Pourtant, celle-ci était dirigée par Peter Eötvös, expert en inspiration extrême-orientale si l'on en juge par le superbe Chinese Opera (1986). Commandée pour les dix ans de l'EIC, dont le Hongrois était à l'époque le directeur musical, cette oeuvre prismatique en trois grandes « scènes » jouant successivement avec la diffraction de la lumière, les lignes de fuite et la couleur locale (gongs chinois) entretient avec l'empire du Milieu des rapports aussi métaphoriques et peut-être visionnaires que ceux d' Amériques, d'Edgar Varèse, avec le Nouveau Monde.